

PIERRE-CHARLES AUBRIT SAINT POL

LA MEMOIRE D'UNE GAILLETTE N°4

« Récit autobiographique : Un chemin vers Dieu »



La rue de Féture traverse le quartier de la « Sinistrose », les fossés départageaient les parcelles, leur berge était surtout plantée de saules dont les branches souples étaient utilisées pour fabriquer les paniers, les mannes. Ces fermiers sont des taiseux, leur travail est une liturgie, ils ne courent pas après le temps, ils sont le temps, tout chez eux est mesure. Ils sont de la terre.

Les relations de voisinage avec eux étaient au minima, c'était le chacun chez soi. Nous étions des étrangers, nous venions du Nord et de la ville, une tare. Nous étions les seuls particuliers à aller au lait, aux œufs et au beurre. J'aimais assister à la traite, soit manuelle, soit mécanique, voir les troupeaux rentrer à l'étable juste avant le crépuscule. Ces instants simples, réguliers étaient mes trésors. Nous, les enfants, nous nous fréquentions malgré cette méfiance, mais pour nous les Aubrit, il y avait de tels interdits que nous n'établissions pas de relations suivies, c'était impossible, surtout pour moi, j'étais sous le régime carcéral.

Il y avait une lourde atmosphère, diffuse, elle venait des fermes, je m'attendais à ce qu'une furie antique fondît sur ce quartier. Je la sentais aux aguets. Présence menaçante. J'y suis retourné, l'atmosphère n'a pas changée.

Il y avait une vieille ferme mitoyenne, délabrée, le dernier exploitant s'y était pendu à cause de son épouse, disait-on et, elle était notre propriétaire... Il nous arrivait d'y entrer avec le secret désir de

voir apparaître un fantôme : Ses poutres apparentes noires de suie, les plâtres ébréchés s'émiettaient sur le sol carrelé, murs lépreux, un vestige de mobilier, ruiné par les vers et autres rongeurs. Elle était dans une colère implacable, un fléau des dieux et ce sentiment inquiétant venant de son abandon. Il m'identifiait à cette ruine, désolation et solitude. L'enfer a ses portes sur terre. J'ignorais alors que le sentiment nouveau qui me gagnait par étape était la séduction de la mort...

La rue de Féture est étroite et restée telle quelle. C'est un ruban qui se perd dans les champs, dans une plaine uniforme, monotone, tout s'ordonne à la monotonie que semble avoir définitivement scellée. On pouvait y entendre, entre deux brumes, la succession des enterrements d'antan, le charroi mortuaire tiré par le cheval baie ou gris-clair, moucheté de taches noires, caparaçonné de noir, frangé d'argent comme le plumeau sur la tête, ridicule entre les deux oreilles, tirant la procession des héritiers et ci-devant mégères. Une guirlande de cloches noires.

La ferme très humide que nous occupions et que je revis inchangée est une longère sans étage, les pièces en enfilade, sans couloir. On entre de plain-pied dans la salle-à-manger, dans le fond à droite une porte à chaque un angle opposé ouvre sur une chambre et une seule sur la gauche. La cuisine donne sur la cour pavée que les dépendances dessinent comme un écriin. Elle est occupée par la fosse à purin à un tiers de sa superficie qui forme par angle droit un passage pavé entre elle et les dépendances de gauche. Il mène à un petit pré que prolonge une plus grande prairie où paissent les vaches et tout au fond, le potager. Les commodités étaient dans l'enfilade des dépendances qui, pour celle de gauche se termine par une sorte de garage à toit plat aménagé de clapiers pour l'élevage de lapins tandis que celle de droite se termine par une porcherie. Ma mère avait décidé d'élever des lapins, mais c'est à Berthe et à moi que revenait le soin d'aller cueillir l'herbe, de nettoyer les clapiers et de séparer les femelles de leurs petits sevrés ou d'introduire le mal pour la reproduction en plus de tout le reste.

Les communes environnantes étaient parcourues par de petits cours d'eau que l'on confondait avec le fossé pour un œil non-averti. Cette région est gorgée d'eau, elle affleure avec les champs et les routes. C'est à peine si on perçoit le moindre courant tant la plaine est plate et l'eau stagnante qui tantôt se fait miroir bleu, tantôt serpent in lugubre. Un dragon léthargique. Ils sont des pièges mortels, attirés pour les suicides, les meurtres impunis. C'est le bas pays où les nuages sombres rencontrent la terre, tous les deux complices du pas de l'homme.

Le fermier transpirait l'argent à l'époque. Leurs exploitations sont riches. Il semble que des drames, au fil des siècles, se soient noués

et dénoués, s'accumulant au fond des réserves domestiques, ces resserres dans lesquelles les murmures se forment, les rancœurs se forment entre les oignons, les pommes-de-terre, les jarres de lard salé, les jambons fumés et autres conserves, au fond se trouve le tonneau de bière et les bouteilles de bon vin couvertes de poussière et de toiles d'araignées. Il est courant de passer de la réserve alimentaire à la resserre des outils aratoires.

Au moment des labours nous passions derrière la charrue et ramassions la ferraille qui témoignait des trois conflits passés : plombs, morceaux d'obus, baïonnettes, vieux casques de hulans de la guerre de 1870, mais jamais d'ossements. Un casque allemand servait à transvaser le maïs du sac pour le poulailler. Nous revendions cette ferraille au ferrailleur-chiffonnier qui passait deux à trois fois l'an et nous remettions le peu d'argent gagné à ma mère. Nous n'étions propriétaires de rien. Il nous arrivait de jouer aux billes avec les plombs ramassés à la surface des mottes de terre argileuse sous l'automne brumeux.

La terre retournée nous dévoilait alors sa richesse, terre grasse et généreuse, mais aussi argileuse. Nous suivions le cheval Bijou qui tirait la charrue. Nous répétions : « Hu ! Oh ! », le fermier s'en agaçait, car le cheval, au bout d'un moment s'arrêtait pour pisser, son jet d'urine m'impressionnait, je n'avais pas cette puissance. Mes distractions étaient rares. Un esclave avait plus de droits que moi.

Les jours de pluie étaient un enfermement supplémentaire sauf si j'allais à l'école ou si on m'obligeait à faucher l'herbe pour les lapins. Les hivers se passaient avec un ciel si bas qu'il nous semblait possible de saisir un nuage. Le ciel pouvait passer du sombre au violet-noir et venait la tempête du Nord-Ouest, traînant les embruns d'une mer déchaînée. Les rafales amenaient leur musique lugubre, s'engouffrant sous les toitures à laquelle s'ajoutait le bruit des arbres secoués avec des claques de cassures de branches malmenées. Je craignais la disparition de la maison. Je me voyais perdu dans les ténèbres d'une campagne hostile. Je m'étonnais de retrouver le lendemain matin chacun à son ouvrage comme si rien finalement ne pouvait les atteindre : L'herbe continuait de pousser !

Les beaux jours arrivaient, la chaleur était de plomb. Nous supportions un climat continental. La rue de Féture se faisait complice du soleil, son goudron fondait, il m'arrivait de surprendre de petits mirages d'où s'élevait une vapeur, elle sortait des flaques-miroirs sur lesquels l'ardent soleil faisait son manège. La distance qui nous séparait de l'école communale était de quatre kilomètres. Les grandes vacances commençaient le 14 juillet, la chaleur lourde rendait pénible le trajet, je souffrais déjà de troubles de circulation sanguine. Il n'y avait pas d'ombre et je ne pouvais m'arrêter. Je faisais quatre fois par jour ce trajet, j'avais alors huit ans. Berthe le parcourait en vélo, elle

ne me prenait sur son porte-bagages que rarement. Elle aussi voulait que je devienne un homme, mais se souhait mainte fois exprimé voulait dire d'être raisonnable. Mais qu'était-ce pour moi la raison alors que tout mesure m'échappait ?

Si le mauvais temps s'abattait, Maurice la prenait en voiture et je continuais à pieds avec un temps chronométré. Je devais devenir un homme. Je supportais des périodes de grandes fatigues physiques et des abattements. Je n'avais pas le droit de me plaindre et je m'en gardais. Le Malin inspirait à mon entourage que j'étais fainéant ce qui me valait des quolibets, des insultes et des raclées, l'occasion était trop belle... Maintenant, je sais que cette fatigue me venait de mon anévrisme comme si Dieu m'imposait une retenue. Je fus victime d'une croissance fulgurante si bien qu'à quatorze ans j'avais ma taille d'aujourd'hui. On confondait l'élan de ma croissance avec la réalité de ma force physique. Ainsi à neuf ans, je m'engageais pour le ramassage des pomme-de-terre, à cette époque la rentrée se faisait le 1^{er} octobre et la coupure de la semaine le jeudi, nous avions cours le samedi jusqu'à 16 heures. Je levais, aidé d'un adulte, une manne en osier de cinquante kilogrammes de pomme-de-terre sur la plate-forme attachée à un tracteur et, je la tirais seul dans le champ jusqu'à ce qu'elle fut pleine. L'argent gagné je le remettais à ma mère qui m'achetait une paire de bottines, elle devait faire l'année scolaire jusqu'en juillet. Un jour que Maurice était ivre, il disputa ma mère et moi parce que j'avais une paire de bottines neuves, mais j'y avais participé de la mi-août au dernier jour de septembre et les fermiers n'y trouvaient rien à redire.

Une des rares joies que j'éprouvais était le dernier charriot de la moisson. Les plus grands montaient au sommet des bottes de blé et avec des feuillages nous célébrions la moisson. C'était un instant de vrai bonheur que je gardais dans mon cœur, je ne voulais pas que les méchants me le volent. Ces adultes improbables. J'avais appris à cacher mes émerveillements, mes trésors. A qui aurais-je pu me confier ? Ce que je disais était sot ou mensonger. Je n'étais rien.

Les tensions ne cessaient de croître surtout après la naissance de Cathy. Le jour du baptême arriva, les familles étaient réunies tout semblait aller bien puis, pour un grain de raisin donné à Zette contre l'avis de Maurice, ce fut le drame. Tous les invités furent mis dehors et la colère, la dispute dura toute la nuit. Maurice posera le canon d'un fusil de chasse sur la tempe de notre mère, devant nous, parce qu'elle menaçait de partir. Nous passâmes une partie de la nuit sur une malle de voyage dans une des dépendances. Enfin, nous regagnâmes nos chambres et la vie reprit son cours. Mes cauchemars s'intensifiaient, il m'arrivait de me lever pour crier mes peurs sans que j'en fusse conscient. Ma mère était contente, elle avait été le centre de tous les regards, plainte par les uns, consolée par ses enfants et, le lendemain l'objet de toutes les attentions par son mâle. J'étais tétanisé, car je serais le prochain objet de violence.

Quelques jours plus tard, Maurice décida que je ne savais pas courir, il exigea que je m'entraîne et me fit courir. Il me fit partir de l'étroit passage qui sépare la fosse à purin des dépendances, après mettre élan, il me fit un croc-en-jambe et j'atterris sur un amas de ferrailles, j'eus le genou blessé, laissant de la peau sur une lame métallique rouillée. Ma mère fut témoin de la scène, elle n'intervint pas et, me dit sur un ton aussi sot que sentencieux : « Tu dois devenir un homme, tu cours comme une fille ! Papa a raison. » Il n'était pas mon père ! Il était satisfait. Il confortait sa domination. Il était le maître, maître de nos ténèbres. Ma mère souriait.

Nous avons l'habitude de faire une toilette complète le samedi soir. Il n'y avait pas de salle de bain ni de douche. Ma mère installait une grande lessiveuse au centre de la cuisine et nous faisons notre toilette. J'étais en âge de la faire seule, j'étais toujours le dernier à cet exercice. Un de ces samedis, je venais d'enfiler mon pyjama, mes sœurs s'en étaient allées au lit, Maurice vint accompagné de ma mère. Il me fit monter sur la table en formica de la cuisine et descendit mes pantalons de pyjama, mon innocence exposée à ses yeux sans qu'il m'en demande l'autorisation. Il fit des commentaires sur mon sexe, ma mère se taisait. Il me dit de me rhabiller puis, quittant la cuisine, de son air méphitique, satisfait de son acte, il me dit de ne jamais toucher mon sexe. S'il m'avait violé, il ne m'eut pas fait plus de mal qu'avec ses paroles et surtout la manière dont il les dit.

Ma garde du cœur s'effondra. Je ressentis à l'instant de son regard et de ses paroles que le mal m'avait saisi. Un vide s'établit en moi, on venait de m'offrir au démon. Les mots : morale, pureté, innocence n'avaient plus aucun sens. Je n'avais plus le respect de moi-même. J'étais l'objet de persécutions de toutes sortes, de harcèlements de toutes formes, battu, le peu que je conservais venait de m'être enlevé. L'intime de moi-même s'en était allé. Je me mis à voler de l'argent, à chaparder, à mentir, plus rien n'avait de sens, il n'y avait plus de morale à mes yeux, mon cœur était appauvri, on me l'avait fracturé.

Ma mère n'avait pas été la protectrice qu'il eut été normal qu'elle fût. Elle venait de se rendre complice d'une transgression oui, mais elle avait son mâle et son revenu. Elle commençait à exprimer son regret de m'avoir recherché au pensionnat d'Arnecke.

Dieu l'a permis. Il faisait de moi sa mesure de salut et de condamnation. Il fallait que quelqu'un s'offrit à l'origine de sa conception, dans la Lumière de la Procession de sa Paternité, il fallait que j'acceptasse de m'offrir à sa justice. Certes, j'avais oublié cette acceptation par le poids du péché originel et, je ne vivais plus de ses grâces sanctifiantes, mais Lui le fidèle parmi les fidèles n'oubliait pas, il fallait que je remplisse mon contrat. Il fallait arrêter les effets de maléfiques qui sévissaient depuis plusieurs générations et pour cela, il

était nécessaire que quelqu'un s'offrît à la justice de Dieu. S'offrir à la réparation miséricordieuse.

Le mystère de la liberté n'est pas seulement dans les choix que nous faisons sur terre, ils ne sont pas aussi déterminants qu'on l'enseigne. C'est à l'instant de la création de l'âme, dès le premier génome que se détermine l'usage que nous ferons de notre libre-arbitre, de notre liberté c'est de ce choix que dépend la vie que nous menons à son terme. La liberté ne peut se séparer du don de soi, de notre immolation. Et, le choix de notre vie d'homme, notre entrée dans l'histoire se détermine à cet instant de la création de notre âme spirituelle qui, gardant la mémoire de la Procession de Lumière de Dieu le Père, s'appuyant sur la Memoria dei fait premier exercice de volonté. Elle accepte ou refuse le chemin proposé par un exercice totalement libre, dans cette Lumière Divine qui ne contient aucune cause diminuante, tout le reste pendant la gestation et après la naissance est affaire de fidélité, de mémoire, c'est à faire de sanctification.

Dieu ne cessera pas de rattraper l'âme pour qu'elle réponde à son engagement et si, elle a décidé de ne pas servir Dieu, Dieu ne cessera de l'inviter à la conversion. Mais il vient un jour où le sujet devra se déterminer et, beaucoup d'âmes, surtout en ces jours sinistres en bien de manières, refusent sciemment la miséricorde et ne peuvent plus recevoir ne serait-ce que le souffle ténu de l'amour. Mais pour le comprendre, il faut être allé en enfer, il faut comme Georges Bernanos se faire caresser par le feu infernal, entrer dans le secret de Gethsémani, se laisser brûler par l'incandescence de la nuit de l'agonie du Christ... Mais qui peut comprendre cela aujourd'hui ? Le concept du scandale n'est-il pas lui aussi inversé ? Des générations d'hypocrites !

L'hiver de mes huit ans frappait sévèrement, durement. Je devais par tous les temps me rendre à l'école à pieds et, avant de partir, Berthe et moi devions faire la vaisselle du midi qu'importe d'être à l'heure à l'école, la vaisselle de la table devait être faite. J'arrivais à l'école épuisé physiquement et bientôt terrorisé à l'idée d'y aller.

La neige tombait, le vent soufflait en rafale, qu'importe, je devais aller à l'école. La tempête forçait, formait des congères, des tourbillons de neige lourde. Je partis à l'heure dite et pas avant, arrivé au carrefour, au milieu des champs, la tempête redoublait et je suffoquais, ma respiration se saccadait. J'étais seul dans cette tourmente. N'y voyant plus guère, à mi-chemin, plié en deux pour affronter le vent mugissant, je fis demi-tour et rentrais à la maison pensant trouver de la compréhension. Il n'en fut rien. Je fus accablé de reproches par ma mère, le soir Maurice, informé par elle, s'en prit à moi et me corrigea, ma grand-mère maternelle présente n'osa intervenir. Ils refusèrent de me rédiger un mot d'excuses. Le lendemain, je me présentais à l'école et je fus puni pour cette absence

non justifiée, rentrant à la maison avec la punition que je devais faire signer, on me tança de nouveau et j'eus à faire la même punition pour eux que je dus faire signer par la maîtresse qui ne se gêna pas pour m'humilier un peu plus devant mes camarades.

Jésus me fixait sur sa croix bénite. J'étais avec Lui dans les outrages.

Mais en ces temps-là, j'ignorais tout du chemin spirituel ni de la nécessaire réparation pour le salut des autres non, le catéchisme n'était alors qu'une sempiternelle leçon de morale... Il fallait faire de nous des hommes, c'est le curé dodu qui lui aussi nous l'enseignait parce qu'il était un adulte et, il venait de recevoir de ses gentils paroissiens une belle auto, une deux chevaux Citroën. Sa panse l'empêchait de se pencher sur les larmes d'un enfant ni d'entendre ses silences.

L'école entourait de ses deux classes la mairie qui faisait face à l'église. Elle était dirigée par un ménage de maîtres, M. et Mme Flamand. Je dépendais de madame Flamand. Sa classe était décorée de beaucoup de plantes vertes, un piano supportait une grande et très belle fougère, un asparagus. Elle portait aisément ses toilettes et ses bracelets nombreux qu'elle savait utiliser pour nous faire mal quand elle nous giflait. Elle n'avait d'attention bienveillante que pour les enfants issus de familles aisées. Elle demandait à chaque élève de lui apporter chaque semaine des présents en légumes, volailles, œufs etc. Je faisais partie des familles qui n'en avaient pas les moyens, nous étions méprisés, systématiquement humiliés et toujours punis à la moindre incartade. Nous étions les rebus de la société selon les critères snobes et implacables de madame Flamand.

Il lui arrivait d'appeler l'un d'entre nous ; ce dont je me souviens c'était une fille pauvre, un peu sale. Elle l'a fit monter sur le bureau pour exposer sa malpropreté. Comme je me sentais douloureux et impuissant ! Les enfants de bonnes familles participaient à cette humiliation. Un déversement de honte. Mais de tous ses élèves celui qu'elle aimait particulièrement battre c'était moi. Il n'était pas rare qu'à la chute d'un crayon, d'une tache d'encre sur le cahier, d'un bâillement elle ne me gifle ou me condamne à rester à genoux durant tout un cours. Elle me fit mettre à genoux près du poêle à charbon, je finis par l'alerter en voyant mon visage blanc. Elle me fit sortir prendre l'air, je m'empoisonnais au monoxyde de carbone. Elle retourna l'incident contre la mairie parce que le poêle ne tirait pas bien, ce qui n'était pas vrai, mais elle m'avait imposé d'être à 50cm du feu. Elle m'avait mise au fond de la classe, sur le siège de droite, au bord de l'allée. Il n'y avait aucune limite à ses punitions, à son dédain pour les enfants pauvres et surtout, elle ne voulait rien savoir de ce que pouvait vivre l'un de ses élèves. Il fallait être riche, avoir des parents installés. Sa violence physique n'avait pas de limite, elle giflait, frappait de sa baguette, mettait à genoux, imposait de faire le tour des cours de

récréation qui séparaient les garçons des filles avec un devoir mal écrit sur le dos. Nous n'étions quelques-uns à subir ce traitement.

L'école, la maison m'étaient un enfer, des espaces de douleurs, d'abandon moral, affectif... Il n'y avait pas d'issue. Il n'y avait plus d'espoir. La peur m'étreignait de mon lever à mon coucher et mon sommeil en était investi. Je resserrais drap, couvertures de l'intérieur me forgeant une carapace illusoire contre les mauvais traitements qui pouvaient me surprendre pendant mon sommeil. Il n'était pas rare que Maurice vint me réveiller pour me corriger d'une faute commise dans la journée que ma mère avait dénoncée.

Voici qu'un jour de printemps, à la rentrée de l'après-midi, la maîtresse, la dame Flamand, décréta que c'était la fête des enseignants et que nous devions l'embrasser, lui manifester notre attachement. Tous les élèves, selon la rangée, processionnèrent vers le bureau de la maîtresse pour aller l'embrasser. Il y eut toutefois un incident, un élève refusa de se lever, d'aller l'embrasser, cet élève c'était moi.

Ne me demandez pas ce qui se passa, encore aujourd'hui je reste saisi par cette audace. Quelque chose en moi, m'imposa de rester à ma place, immobile, les bras croisés, le regard fixe. Mes camarades me lançaient des regards surpris, certains atterrés. J'étais seul à ma place dans un refus silencieux, obstiné. Je ne peux m'expliquer cette attitude que parce que Dieu venait de faire entendre son « ça suffit » quelque chose se levait en moi doucement, quelque chose d'irrésistible, d'implacable. Le regard de madame Flamand était celui d'abord de l'étonnement puis celui d'une peur fugace qui marquera. Elle m'appela à elle de sa voix douce à plusieurs reprises, je finis par me lever, mais le baiser que je déposais avec dégoût sur sa joue fardée à la pelle ne pouvait être que l'expression d'une sentence.

Le scandale était qu'un enfant en soit arrivé à juger un adulte chargé de son éducation, de son développement. La Providence veilla au grain, car ni ma mère, ni Maurice, ni aucun adulte n'apprit l'incident alors que le moindre geste leur était rapporté.

A la fin d'année, pour le voyage scolaire de clôture, je ne fus pas admis, elle se vengeait... C'est l'attitude des médiocres. On ne se venge pas d'un enfant. Bien des années plus tard, ma sœur Berthe la rencontra dans les rues de Lille ; elle n'eut alors de cesse de l'assurer qu'elle m'aimait bien et que seule ma turbulence justifiait qu'elle m'écarta de ce voyage. Il fallait qu'elle fut sévèrement marquée de mon NON. Après cette incident, elle cessa de s'intéresser à moi, ne me frappa plus jamais, ni même ne me punit.

Mon attitude ne venait pas de ma volonté, jamais je ne me serai permis la moindre révolte, j'avais pris l'habitude du silence, je ne me plaignis pas de mon sort sauf après mes dix-huit ans. Un enfant rejeté n'a pas à parler, ne peut parler que peut-il dire ? Il sait qu'il ne sera pas

entendu pour lui, le poids des mots n'a pas de sens, il faut être un de ces maudits adultes pour parler du poids des mots, mais le seul poids est celui du silence qui n'a pas de poids, car il est mesure et elle est juste, redoutable.

Il est évident que nos sociétés seront jugées et condamnées sur leur manière de traiter, d'élever leurs enfants, leur jeunesse comme elles le seront sur leur attitude envers les anciens, les malades et handicapés. Ces générations d'adultes improbables se forment eux-mêmes leur mesure de justice. Nos sociétés sont condamnées par nos enfants. Si sur terre, leur silence hurle à la justice de Dieu, leur parole dans l'éternité supplie sa Miséricorde, mais Dieu peut-il les exaucer Lui qui fut Enfant ?